

# Une tragédie pour notre temps

## *Orphelins*

Alexandre Cadieux

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Cadieux, A. (2012). Compte rendu de [Une tragédie pour notre temps / *Orphelins*]. *Jeu*, (144), 30–31.

## Orphelins

TEXTE DENNIS KELLY / TRADUCTION FANNY BRITT / MISE EN SCÈNE MAXIME DENOMMÉE,  
ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT / DÉCOR OLIVIER LANDREVILLE / COSTUMES STÉPHANIE CLÉROUX  
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RIOUX / MUSIQUE ÉRIC FORGET / ACCESSOIRES PATRICIA RUEL  
AVEC STEVE LAPLANTE (DANNY), ÉTIENNE PILON (LIAM) ET ÉVELYNE ROMPRÉ (HELEN).  
PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 10 JANVIER AU 11 FÉVRIER 2012.

ALEXANDRE  
CADIEUX

# UNE TRAGÉDIE POUR NOTRE TEMPS

À l'automne 2008, le Théâtre de la Manufacture présentait *Après la fin* de Dennis Kelly dans une mise en scène de Maxime Denommée. L'ensemble était assez percutant et nerveux, interprété par des Maxime Gaudet et Sophie Cadieux en grande forme. Si le dramaturge britannique y démontrait une grande maîtrise du dialogue incisif, le cadre choisi pour ce huis clos dramatique avait, par contre, quelque chose d'un peu artificiel : l'abri antinucléaire, théâtre de l'affrontement entre l'inquiétant Mark et l'insouciant Louise, renvoyait à un imaginaire collectif suranné, très guerre froide, avec son hypothétique question « Et si nous étions désormais seuls au monde... ? ».

L'appartement servant de décor à *Orphelins* représente également un refuge contre ce que certains protagonistes de la pièce considèrent comme les dangers du monde extérieur. On ne craint pas ici les bombes et les radiations, mais plutôt les agressions physiques et verbales perpétrées par « eux autres », « ceux qu'on connaît pas » et qui pullulent dans les rues de ce quartier que l'on devine assez multiethnique, dans une grande ville jamais nommée.

Helen et Danny s'apprentent à souper lorsque surgit Liam, frère d'Helen, le chandail maculé de sang. Il a tenté d'aider la victime d'une agression, il semble en état de choc. Danny veut

téléphoner à la police pour signaler l'incident, son épouse l'en empêche : Liam a un dossier criminel, de mauvais amis, une jugeotte parfois un peu défaillante... Les policiers sauteraient trop rapidement aux conclusions, mieux vaut attendre d'en savoir plus. Mais l'attente ne calme pas les esprits, d'abord et avant tout parce que le récit des événements que livre Liam apparaît de plus en plus poreux...

Les dialogues à trois mettent à jour des informations qui éclairent la dynamique entre les trois personnages. D'abord, Liam et Helen ont perdu leurs parents très jeunes (ce sont eux, les orphelins du titre), et le triste bal des institutions et des familles d'accueil ont en apparence renforcé considérablement leur amour fraternel et leur méfiance générale envers autrui. De plus, quelques mois auparavant, Danny a été victime d'une agression au couteau en rentrant chez lui, un événement qui horrifie ses proches plus que lui : Helen souhaiterait quitter ce quartier où elle dit se faire quotidiennement traiter de « plotte », Danny s'y refuse. Finalement, le jeune couple, qui élève déjà le petit Shane, attend un deuxième enfant.

Dans cette seconde rencontre entre Kelly, Denommée et la Manufacture, on retrouve des ingrédients déjà présents dans *Après la fin* : direction d'acteurs à la David Mamet – un montage



*Orphelins* de Dennis Kelly, mis en scène par Maxime Denommée (Théâtre de la Manufacture, 2012).  
Sur la photo : Évelyne Rompré (Helen), Étienne Pilon (Liam) et Steve Laplante (Danny). © Suzane O'Neill.

très serré des répliques livrées dans un jeu réactif et crépitant –, tension constante, interprétation sur le fil du rasoir, scénographie somme toute réaliste, traduction (Fanny Britt) qui rend compte du style haché de la version originale anglaise. Bref, une efficacité sur le plan dramatique et scénique qui concentre toute l'attention sur les personnages et leurs échanges.

Si la pièce de Kelly dans la version présentée à la Licorne m'a si violemment interpellé, c'est parce qu'au-delà du drame à la fois intime et social sur la violence et la difficile cohabitation entre les cultures, j'y ai reconnu une véritable tragédie pour notre temps. Le personnage de Danny fait face à un dilemme presque cornélien, déchiré entre ce qu'il considère comme un devoir de citoyen qu'il s'impose au nom d'un certain sens moral et ce qui lui est présenté par sa femme comme un devoir familial, la protection d'une cellule fragile et menacée de l'extérieur. Dans un Occident désenchanté où le poids du péché ne pèse plus lourd sur la majorité, où les dernières grandes utopies collectives sont mortes avec les années 70, qu'est-ce qui peut encore structurer notre conscience et ce qu'elle nous dicte lorsque nos valeurs se voient ébranlées par la confrontation avec le réel ? La fracture est vive lorsque l'on reconnaît notre incapacité presque insurmontable à faire coïncider en tout temps nos pensées, nos paroles et nos actes sans nous livrer constamment à des torsions accommodantes.

Helen réussira à convaincre son mari que ses petites convictions, son bel altruisme et son entêtement à aider son prochain qu'il ne connaît même pas ne valent rien face au sang, celui qui

tache le chandail de Liam, celui qui unit le frère et la sœur, la mère et le fils, comme celui qui devrait unir les deux époux, ce que l'épouse rappelle avec insistance à sa tendre moitié en mettant explicitement en doute son engagement et son courage à défendre les gens qui sont proches de lui. Pour ne pas risquer d'être séparée d'un frère perturbé qui révélera au fil de la pièce son caractère instable, elle n'hésitera pas à se livrer à un chantage assez odieux, allant même jusqu'à mettre dans la balance la vie de l'enfant à naître. Comme Mark dans *Après la fin*, Helen aimerait sans doute elle aussi disposer d'un abri antinucléaire, refuge étanche et autosuffisant : son idée du Bien se forge dans la sécurité et le bien-être des siens, leur tranquillité d'esprit. Pour son époux, le Bien se trouve plutôt du côté de l'ouverture, de la cohabitation, de la responsabilité citoyenne. Cet affrontement présenté comme une opposition entre l'amour et la justice possède lui aussi un caractère tragique : il n'existe pas de bonne réponse au dilemme auquel Danny est confronté, comme le prouve l'issue de la pièce. Ayant fait le choix de poser un geste pour conserver sa famille, le jeune homme y perd son âme.

En éternel adolescent agité, Étienne Pilon dépeint bien le côté « bombe humaine » de Liam, troublant parce qu'on aimerait compatir avec lui tout en devinant qu'il est capable du pire. Évelyne Rompré porte bien la blessure qui donne à voir sans les adoucir les racines du caractère matrone et outré d'Helen. Je suis conscient d'avoir pris ici davantage le parti de Danny ; le jeu nuancé et précis de Steve Laplante, qui confirme encore avec ce rôle qu'il est un acteur réaliste parmi les plus brillants au Québec, n'y est pas étranger. ■